

Texte complémentaire (page 23 du manuel)

Jeannot et Margot

Au bout de quelque temps, Jeannot s'arrêta et regarda en direction de la maison. Et sans cesse, il répétait ce geste. Le père dit :

« Que regardes-tu, Jeannot, et pourquoi restes-tu toujours en arrière ? Fais attention à toi et n'oublie pas de marcher !

– Ah ! père, dit Jeannot, je regarde mon petit chat blanc qui est perché là-haut sur le toit et je lui dis au revoir. »

La femme dit : « Fou que tu es ! ce n'est pas le chaton, c'est un reflet de soleil sur la cheminée. » Jeannot, en réalité, n'avait pas vu le chat. Mais, à chaque arrêt, il prenait un caillou blanc dans sa poche et le jetait sur le chemin.

Quand ils furent arrivés au milieu de la forêt, le père dit : « Maintenant, les enfants, ramassez du bois ! Je vais allumer un feu pour que vous n'ayez pas froid. » Jeannot et Margot amassèrent des brindilles au sommet d'une petite colline. Quand on y eut mis le feu et qu'il eut bien pris, la femme dit : « Couchez-vous auprès du feu, les enfants, et reposez-vous. Nous allons abattre du bois. Quand nous aurons fini, nous reviendrons vous chercher. »

Jeannot et Margot s'assirent auprès du feu et quand vint l'heure du déjeuner, ils mangèrent leur morceau de pain. Ils entendaient retentir des coups de hache et pensaient que leur père était tout proche. Mais ce n'était pas la hache. C'était une branche que le bûcheron avait attachée à un arbre mort et que le vent faisait battre de-ci, de-là. Comme ils étaient assis là depuis des heures, les yeux finirent par leur tomber de fatigue et ils s'endormirent.

Quand ils se réveillèrent, il faisait nuit noire. Margot se mit à pleurer et dit : « Comment ferons-nous pour sortir de la forêt ? » Jeannot la consola : « Attends encore un peu, dit-il, jusqu'à ce que la lune soit levée. Alors, nous retrouverons notre chemin. » Quand la pleine lune brilla dans le ciel, il prit sa sœur par la main et suivit les petits cailloux blancs. Ils étincelaient comme des écus frais battus et indiquaient le chemin.

Les enfants marchèrent toute la nuit et, quand le jour se leva, ils atteignirent la maison paternelle. Ils frappèrent à la porte. Lorsque la femme eut ouvert et quand elle vit que c'étaient Jeannot et Margot, elle dit : « Méchants enfants ! pourquoi avez-vous dormi si longtemps dans la forêt ? Nous pensions que vous ne reviendriez jamais. » Leur père, lui, se réjouit, car il avait le cœur lourd de les avoir laissés seuls dans la forêt.

Peu de temps après, la misère régna de plus belle et les enfants entendirent ce que la marâtre disait, pendant la nuit, à son mari : « Il ne nous reste plus rien à manger, une demi-miche seulement, et après, fini la chanson ! Il faut nous débarrasser des

enfants ; nous les conduirons encore plus profond dans la forêt pour qu'ils ne puissent plus retrouver leur chemin ; il n'y a rien d'autre à faire. »

Le père avait bien du chagrin. Il songeait : « Il vaudrait mieux partager la dernière bouchée avec les enfants. » Mais la femme ne voulut rien entendre. Elle le gourmanda et lui fit mille reproches. Qui a dit A doit dire B. Comme il avait accepté une première fois, il dut consentir de nouveau.

Les enfants n'étaient pas encore endormis. Ils avaient tout entendu. Quand les parents furent plongés dans le sommeil, Jeannot se leva avec l'intention d'aller ramasser des cailloux comme la fois précédente. Mais la marâtre avait verrouillé la porte et le garçon ne put sortir. Il consola cependant sa petite sœur : « Ne pleure pas, Margot, dors tranquille ; le Bon Dieu nous aidera. »

Tôt le matin, la marâtre fit lever les enfants. Elle leur donna un morceau de pain, plus petit encore que l'autre fois. Sur la route de la forêt, Jeannot l'émietta dans sa poche ; il s'arrêtait souvent pour en jeter un peu sur le sol.

« Jeannot, qu'as-tu à t'arrêter et à regarder autour de toi ? dit le père. Va ton chemin !

– Je regarde ma petite colombe, sur le toit, pour lui dire au revoir ! répondit Jeannot.

– Fou ! dit la femme. Ce n'est pas la colombe, c'est le soleil qui se joue sur la cheminée. »

Jeannot, cependant, continuait à semer des miettes de pain le long du chemin.

La marâtre conduisit les enfants au fin fond de la forêt, plus loin qu'ils n'étaient jamais allés. On y refit un grand feu et la femme dit : « Restez là, les enfants. Quand vous serez fatigués, vous pourrez dormir un peu ; nous allons couper du bois et, ce soir, quand nous aurons fini, nous viendrons vous chercher. »

À midi, Margot partagea son pain avec Jeannot qui avait éparpillé le sien le long du chemin. Puis ils dormirent et la soirée passa sans que personne revînt auprès d'eux. Ils s'éveillèrent au milieu de la nuit, et Jeannot consola sa petite sœur, disant : « Attends que la lune se lève, Margot, nous verrons les miettes de pain que j'ai jetées ; elles nous montreront le chemin de la maison. »

Quand la lune se leva, ils se mirent en route. Mais de miettes, point. Les mille oiseaux des champs et des bois les avaient mangées. Les deux enfants marchèrent toute la nuit et tout le jour suivant, sans trouver à sortir de la forêt. Ils mouraient de faim, n'ayant à se mettre sous la dent que quelques baies sauvages. Ils étaient si fatigués que leurs jambes ne voulaient plus les porter. Ils se couchèrent au pied d'un arbre et s'endormirent.

Jacob et Wilhelm Grimm, *Jeannot et Margot* (1812), dans *Contes merveilleux*, traduit de l'allemand par Pierre Durand, Livre de poche Classiques (1987), D. R.